

## Essai sur les besoins des enfants et des parents contemporains

Jean-François Saucier

Volume 8, numéro 2, novembre 1983

Enfant et famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030177ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030177ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saucier, J.-F. (1983). Essai sur les besoins des enfants et des parents contemporains. *Santé mentale au Québec*, 8(2), 5–12.  
<https://doi.org/10.7202/030177ar>

---

## ÉDITORIAL

### Essai sur les besoins des enfants et des parents contemporains

**Jean-François Saucier**

Professeur titulaire, Département de psychiatrie,  
Université de Montréal

---

On aborde souvent le sujet de la famille par le biais des *fonctions* que celle-ci remplit dans l'ensemble sociétal, ou par celui du *rôle social* de chacun des protagonistes de la configuration familiale ou, enfin, par le biais de l'*organisation lignagère* dans laquelle la famille nucléaire est contenue et structurée.

Il est plus rare d'aborder le même sujet par la définition des besoins de chacun des membres à cause, sans doute, de la difficulté de définir précisément en quoi ces besoins consistent. Bien qu'elle soit risquée, nous nous lançons dans cette entreprise, sous forme d'un essai, bien entendu, vu que beaucoup de travaux récents nous aident à préciser un peu mieux les conditions de base du développement dynamique de l'enfant et de ses parents.

Définissons, de façon approximative, les «besoins» de l'enfant par tout ce qui lui est nécessaire pour qu'il puisse atteindre un niveau *optimal* de croissance et de développement, et les besoins des parents par tout ce qui aide ceux-ci à atteindre un niveau «actualisant» et harmonieux dans l'exercice de leur rôle parental. Précisons que niveau «optimal» ne signifie pas quelque chose d'exceptionnel ou d'extraordinaire, mais plutôt ce qui procure une aisance de fonctionnement accompagnée d'une relative sécurité affective.

Nous tenterons, dans un premier temps, de délimiter les besoins soi-disant «universels» des enfants et des parents et dans un deuxième temps, nous essaierons de préciser l'articulation de ces notions à la situation occidentale contemporaine. Vu le peu d'espace disponible et l'immensité du sujet, celui-ci sera traité de façon fort schématique, ce qui pourrait donner l'apparence d'un discours dogmatique; en fait nous proposons plutôt des hypothèses précises pour favoriser la réflexion, la discussion et la mise au point de recherches nouvelles.

#### BESOINS DE L'ENFANT

La pédiatrie et la diététique ont réussi à cerner assez bien les besoins physiologiques de l'enfant, en particulier ceux en *chaleur* et en *nutriments*, selon l'âge, la courbe de croissance et le contexte écologique. Soulignons qu'en dépit de nombreuses prétentions, la technologie n'a pas encore réussi à reproduire fidèlement la qualité du lait maternel qui se révèle encore préférable dans nos sociétés «avancées» et indispensable dans les sociétés en voie de développement, vu l'insuffisance de l'infrastructure des services d'hygiène.

Assurer la *sécurité affective* à l'enfant est non seulement nécessaire pour soutenir son développement affectif et cognitif, mais aussi sa croissance physique optimale. Les travaux de Erikson (1966), Bowlby (1976) et autres ont fait mieux comprendre comment la sécurité affective de l'enfant n'est possible qu'en présence d'adultes engagés émotionnellement à fond et à *long terme* envers lui; des adultes engagés de 9 à 5, aussi compétents soient-ils, sont dans l'impossibilité de procurer cette sécurité affective de base parce que leur investissement de l'enfant n'est que partiel et à court ou moyen terme; tout au plus sont-ils aptes à assurer les besoins physiologiques de l'enfant et quelques besoins du développement cognitif. Ceci a été bien montré par Kagan (1978) avec des enfants ayant fréquenté régulièrement la garderie cinq jours par semaine depuis l'âge de trois mois et ayant été confiés à la même gardienne pendant deux ans; dans une expérimentation bien contrôlée, les enfants ont à tout coup préféré leur mère à la gardienne, bien que ceux-ci aient depuis leur naissance passé plus de temps avec cette gardienne qu'avec leur mère. Notons que cette nécessité d'un engagement des parents n'est pas limitée à l'enfance; les adolescents aussi en ont profondément besoin,

quoiqu'ils en disent parfois, témoin leur détresse quand les parents «décrochent» trop précocément et se mettent à les traiter en adultes.

L'*exploration* est un autre besoin fondamental qui apparaît très tôt (White, 1978). Sous l'impulsion d'une curiosité insatiable, le développement cognitif se poursuit sur plusieurs registres, physique, imaginaire, livresque. Les jeux de «faire semblant», qui débutent dès la deuxième année, sont particulièrement importants (voir Charest, dans ce numéro) et on se demande sérieusement, maintenant, si une exposition trop massive à la télévision, y compris aux programmes «adaptés» aux enfants, n'a pas pour effet de stériliser cette merveilleuse faculté de l'imagination.

L'enfant a besoin d'être inséré dans une *continuité de générations*, ce qui lui donne le sentiment de posséder des racines profondes, dans une histoire de personnes significatives; le contact intermittent avec grands-parents, oncles et tantes lui donne une expérience concrète de cette continuité ainsi que de la diversité des divers groupes d'âge adulte. L'évolution contemporaine vers la ségrégation des vieillards et l'appauvrissement des contacts avec eux pourrait diminuer l'intensité du sentiment de continuité.

Même dès les premières semaines après la naissance, l'enfant a besoin de sentir qu'il *peut influencer* son environnement humain et que celui-ci, en partie, se laisse rythmer par lui. Pawlby (1977), par exemple, a montré le grand avantage pour le nourrisson d'être imité par ses parents, ce qui jette les bases de la réciprocité et du dialogue. Rien de plus démotivant, même à l'âge le plus tendre, que de s'apercevoir que les adultes planifient tout selon l'idée qu'il ont de comment doit se comporter un enfant. L'articulation des parents à l'enfant, quand elle se produit suffisamment, donne à celui-ci l'impression profonde et durable qu'il peut être à l'origine de quelque chose de significatif dans sa vie; cela constitue le noyau de la capacité d'initiative et d'autonomie.

L'enfant a besoin d'être perçu par les adultes comme un *être unique*, différent en plusieurs points de l'enfant «moyen», et devant être traité à chaque étape de son évolution, selon son développement idiosyncratique; de là la nécessité de parents *réceptifs*, capables d'ajuster leur comportement à l'état présent de ses capacités. Cette réceptivité fine est d'autant plus essentielle que, durant certaines périodes, l'enfant évolue très rapidement et que l'adulte doit en quelque sorte «courir» après lui pour se réajuster à son tout récent niveau. L'enfant a aussi besoin, à un niveau plus profond, d'être perçu comme unique, dans le sens de ne pas être substitué symboliquement à un autre, par exemple quand l'enfant précédent décède au moment de la naissance. Il arrive que dans ces circonstances tragiques, des parents se «dépêchent» de remplacer au plus tôt l'enfant perdu; il est à craindre que le deuil du précédent n'ayant pas été suffisamment fait, le nouvel arrivant soit d'abord perçu comme le remplaçant du premier et se voit nier son identité propre, avec toutes les conséquences que cela peut entraîner sur son développement.

Enfin l'enfant a besoin d'être perçu, même avant sa naissance, comme un *être important*. Dans les meilleures circonstances, l'annonce par la future mère de la venue de l'enfant est traitée comme un *événement* par tout le réseau familial et extra-familial. Cette réaction collective enthousiaste valorise énormément les parents et assure cette reconnaissance par l'entourage dont l'enfant a besoin pour s'épanouir.

## BESOINS DES PARENTS

Être parent ne va plus de soi; depuis que l'on reconnaît à l'enfant des besoins plus complexes que ceux de nourriture et de protection, les couples, on le comprend, hésitent à s'engager dans cette aventure. Même une expérience de parentage ne calme pas toutes les anxiétés, vu les caractéristiques uniques de chaque nouvel enfant. Les parents se sentent souvent débordés, témoin cette enquête de Minden (1982) dans la région de Toronto où 41% des parents interrogés déclarent avoir la nette impression d'avoir manqué leur coup comme parents. C'est vraiment renversant comme vécu parental et ceci nous avertit sérieusement que pour réussir, les parents ont eux aussi besoin de plusieurs choses.

D'abord *besoin de support* de l'entourage : dès le début de la grossesse, des attentions plus marquées de la parenté et des amis sécurisent les futurs parents. Dans sa description de la coutume africaine de la *doula*, Raphaël (1968) montre comment une femme de l'entourage est spécifiquement désignée pour *materner la*

*mère*, durant toute la période de la grossesse et la première année après la délivrance, en l'aidant dans ses travaux domestiques et en lui servant de confidente ; dans ces pays, il est considéré comme impensable de laisser une femme enceinte seule et sans appui. On sait aussi que les futurs pères sont plus anxieux durant cette même période, bien qu'ils ne l'admettent pas facilement. Ce besoin de support reste constant vu que les parents sont « de garde » aux 24 heures, jour après jour, semaine après semaine, durant au moins vingt ans pour chaque enfant.

*Besoin d'être un couple* : la tâche de s'occuper d'un enfant est si complexe, si exigeante et parfois si anxiogène, qu'un parent seul peut difficilement conserver sans arrêt l'efficacité et la sérénité dont l'enfant a besoin. Un couple est aussi nécessaire pour assurer à l'enfant l'investissement minimum essentiel à son développement ; en effet il est humainement impossible d'empêcher des fluctuations importantes dans l'investissement de l'enfant par un parent, mais il est rare que les deux membres du couple puissent désinvestir l'enfant en même temps, et pour une longue période. D'autre part, quand un parent est seul, un professionnel ne peut pas être assez présent pour procurer à mesure les conseils et les appuis quotidiens requis. Une recherche récente montre cependant que ce couple nécessaire n'a pas besoin d'être un couple marital ; Kellam (1977) a en effet montré que la configuration domestique grand-mère, mère et enfants procure une santé mentale presque aussi bonne à des enfants d'école primaire que la configuration père-mère, alors qu'à l'autre extrême, c'est la configuration parent seul qui procure le niveau le plus bas de santé mentale aux enfants. Ceci montre que d'autres personnes qu'un père peuvent avec la mère investir suffisamment l'enfant pour lui procurer l'essentiel de ses besoins. D'autre part toutes les configurations de couple n'ont pas le même effet bénéfique ; la même recherche montre que la configuration mère-beau-père est presque aussi dommageable que celle de la mère seule. Notons que Kellam poursuit ses travaux, ce qui nous permettra de voir si ce tableau sera le même à l'adolescence. Cette recherche considérable, limitée cependant à un quartier défavorisé américain, mériterait d'être reprise dans notre milieu et cette fois-ci dans tous les types de quartier.

*Besoin « d'espace parental »* : les enfants ayant le besoin quotidien d'un minimum assez élevé d'attention et de soins, la société doit faire en sorte que les parents aient suffisamment de temps et d'énergie à consacrer à ceux-ci. Si les parents sont « pris » avec trop d'autres activités, ils n'auront pas la capacité d'être pleinement réceptifs à leurs enfants. Une société qui se préoccupe du bien-être à long terme de ses « ressources humaines » devrait veiller à diminuer la charge de travail extérieur des parents, sans les pénaliser, en particulier quand ils sont responsables de jeunes enfants.

*Besoin de valorisation sociale* : si les parents perçoivent que leur rôle leur donne du prestige dans la communauté, ils seront beaucoup plus motivés à s'occuper de leurs enfants de façon positive. Trop souvent ils ne perçoivent qu'indifférence dans le milieu, sauf un bref moment annuel d'attention à la Fête des Mères et à celle des Pères.

*Besoin de respect* : dans la grande majorité des cas, ce sont les parents qui connaissent le mieux leurs enfants et savent « comment les prendre » ; ils ont parfois besoin d'être informés sur certains points ou d'être rassurés par des « experts », dans des moments difficiles, mais même là ce sont eux qui sauront le mieux appliquer ces avis à leurs enfants particuliers. Or il arrive encore trop souvent que les parents soient traités comme globalement incompetents, et qu'on leur enjoigne de suivre *la* (seule) bonne façon d'élever leurs enfants ; Delaisi de Parseval et Lallemand (1980) ont bien décrit la façon arbitraire et arrogante trop souvent utilisée dans les manuels de puériculture. Reconnaissons la nécessité actuelle des « experts » mais convenons que leur action serait beaucoup plus efficace et beaucoup moins démotivante s'ils se comportaient en consultants plutôt qu'en autorités omniscientes (voir Ferland dans ce numéro).

Voilà ce qui nous semble le plus important comme besoins des enfants et des parents, tout en admettant qu'il y en a sûrement d'autres. L'hypothèse sous-jacente à ces considérations consiste en ce que le développement optimal de l'enfant et des parents se réalisera spontanément si la plupart des besoins sont comblés la plupart du temps. C'est dans un tel climat psychosocial favorable que le *contrat* parent-enfant s'établira de façon fonctionnelle et se rétablira à chaque nouvelle étape, selon les trois axes suggérés par Elkind (1981) : responsabilité-liberté, performance-support et loyauté-engagement.

Notons enfin l'évolution historique du concept du parent compétent. Traditionnellement il était simplement question de «bon» parent, c'est-à-dire d'un concept uniquement normatif. Plus récemment, dans les années cinquante, apparaît avec Winnicott (1969) le concept de «d'assez bon» parent (à partir de son expression : «good enough mother»); on y note un assouplissement de l'exigence normative et la réalisation que l'enfant n'a pas besoin de parents «parfaits» pour s'épanouir (il est peut-être même préférable qu'il n'ait pas de tels parents «parfaits»). Enfin, tout récemment, plusieurs recherches ont contribué à la prise de conscience, avec Grossman (1980), de la très grande complexité de la relation parents-enfants et du mélange inhérent de conséquences bénéfiques et moins bénéfiques des multiples aspects de cette relation. Catégoriser les parents en «bons» ou «mauvais» n'est plus humainement possible...

## BESOINS DE LA FAMILLE CONTEMPORAINE

Admettons d'emblée qu'il serait vain de rechercher la société idéale où tous les besoins des enfants et des parents seraient parfaitement comblés. Dans la réalité concrète, passée, présente et future, chaque type de structure familiale répond assez bien à certains besoins mais néglige certains autres. À chaque période historique et dans chaque configuration culturelle, il est à propos de détecter les besoins importants qui sont menacés de négligence afin de faire un effort collectif compensatoire.

Nous essaierons de déceler quelques changements actuels dans notre société qui pourraient avoir un impact significatif sur les enfants et les parents, afin de stimuler la réflexion, la recherche et l'action.

*L'anxiété parentale* : celle-ci a évidemment toujours existé, vu la responsabilité sérieuse qu'est celle d'élever des enfants. Cependant on a bien l'impression que cette anxiété s'est intensifiée récemment, témoin l'enquête citée plus haut de Minden (1982) où plus de quarante pour cent des parents se perçoivent comme ayant failli à la tâche. Ce taux élevé d'anxiété nous semble dangereusement élevé en ce qu'il pourrait entraîner chez plusieurs le désinvestissement de l'enfant ou, dans les termes de Wallot (voir dans ce numéro), l'incapacité de «réadopter» l'enfant après des changements importants dans son développement.

Plusieurs raisons ont été invoquées : manque de support péri-familial, voire violence faite à la famille par notre système socio-économique (voir Bouchard dans ce numéro); disparition d'une tradition de socialisation homogène, ce qui force les parents à décider tout par eux-mêmes; bris avec le modèle traditionnel selon lequel les parents révoltés par la façon avec laquelle ils ont été élevés, veulent à tout prix faire différemment et *n'osent plus* se présenter comme modèles à leurs propres enfants (voir Valla dans ce numéro); contradictions flagrantes entre «experts», même sur des aspects essentiels du développement; exigences accrues de la société sur la qualité attendue de chaque enfant et enfin exigences plus sévères du système scolaire devenu un peu trop bureaucratique et impersonnel.

Les solutions n'abondent pas : discussions de groupes entre parents, dissémination du mouvement «parents efficaces», etc. Une autre approche, celle illustrée par Ferland (voir dans ce numéro) et Jéliu (voir dans ce numéro), semble prometteuse : il s'agit de créer des conditions concrètes où les parents développeront leur capacité d'observation et de réceptivité vis-à-vis l'enfant, ce qui leur permettra de se décider à oser devenir le *premier expert* de leur enfant et de pouvoir utiliser les professionnels comme aidants plutôt que comme autorités.

Quoiqu'il en soit, la disparition d'une tradition de socialisation unanime force notre société à favoriser l'approche scientifique dans ce domaine : par une description fine du développement et de l'interaction parents-enfants, celle-ci pourra graduellement mieux saisir la complexité de ce domaine et donner des avis pertinents pour obtenir une meilleure *consonance* entre *tels* parents et *tels* enfants. Ce domaine est cependant si vaste qu'on ne peut s'attendre à des solutions pour demain.

*L'intensification du lien marital aux dépens du lien parental* : contrairement à la tradition du siècle dernier (voir Lapierre-Adamcyk et Péron dans ce numéro), on ne se marie plus uniquement pour avoir des enfants. Spécialement dans la classe moyenne, on a maintenant une vie de couple assez prolongée, avec ou sans «papiers», avant de décider d'avoir des enfants; en effet on attend d'être économiquement, socialement et psychologiquement «prêt» pour le faire (Gabriel, 1980). La période de procréation est relativement courte puisque en général, l'idéal est maintenant d'un garçon et d'une fille et qu'on se limite à un troisième

essai si les deux premiers enfants sont du même sexe. Une fois les enfants devenus adolescents, le couple commence à planifier sa vie d'après leur départ prochain ; donc de phase initiale et principale dans la vie du couple traditionnel, la procréation n'est devenue qu'une phase intermédiaire relativement courte dans la vie du couple contemporain.

Deux remarques sont ici à propos. En ce qui concerne le développement optimal de l'enfant, celui-ci est loin d'être « garanti » par la priorité accordée au lien parental ; il est peut-être nécessaire que les parents aient des intérêts significatifs autres dans leur vie ; il y a donc lieu d'observer de près l'effet qu'aura sur l'enfant ce changement d'emphase récent sur le lien marital. D'autre part l'une des conséquences de la priorité accordée à ce dernier est l'idéal d'être un « parfait contracepteur », idéal maintenant considéré par plusieurs professionnels comme signe que l'enfant est pleinement désiré ; or, à sa surprise, Oakley (1980) a trouvé un taux plus élevé de dépression névrotique post-partum (suivie de conséquences néfastes sur le développement de l'enfant) chez des « parfaites contraceptrices », comparé à un taux plus bas chez celles prises « un peu » par surprise par leur grossesse. Cette question vaut d'être examinée plus profondément.

Cette intensification du lien marital irait aussi de pair avec le nombre croissant de divorces avec présence de jeunes enfants ; en effet si le lien marital est le plus important, il est essentiel d'avoir un conjoint optimal, quitte à en trouver un autre quand on s'aperçoit que le sien n'est plus à la hauteur. On est alors plus enclin à penser que les enfants profiteront aussi de l'effet libérateur (pour l'adulte) du divorce et qu'ils se « replaceront » rapidement une fois la crise de séparation passée. Les recherches récentes, cependant, ne sont pas aussi optimistes : Hetherington (1978), Wallerstein et Kelly (1980), Ambert et Saucier (1983), Saucier et Ambert (1983) et Sarda et Perron (voir dans ce numéro), entre plusieurs autres, ont montré des effets à long terme du divorce chez l'enfant, surtout si les visites de l'autre parent ne sont pas régulières. Vu le nombre croissant de ce genre de divorces, il importe maintenant de rechercher les circonstances (Steinberg, 1982) et les stratégies propres à diminuer le stress, autant chez les enfants que chez les parents. Comme dans le cas de l'enfant maltraité (voir Bouchard, dans ce numéro), on a eu tendance jusqu'ici à se limiter à des stratégies individualisantes ; par exemple si l'autre partenaire ne paye pas régulièrement la pension alimentaire, c'est au conjoint lésé de commencer les procédures légales. Ceci est un fardeau trop lourd pour les épaules d'une personne responsable des soins des enfants et c'est aussi une procédure singulièrement inefficace. Vu la fréquence épidémique de ce problème (voir Bourdon *et al.* dans ce numéro), il est grand temps de recourir à une méthode collective pour régler un problème devenu collectif ; par exemple, l'État pourrait payer une pension alimentaire automatiquement et récupérer du conjoint les sommes correspondantes par voie d'impôt sur le revenu. Ceci diminuerait grandement l'insécurité économique des familles divorcées, elles qui ont déjà à faire face à une multitude d'autres insécurités.

*L'accélération du développement de l'enfant* : il est maintenant admis que dès les premières semaines le bébé est éveillé à son entourage et qu'on peut donc commencer très tôt à stimuler son intelligence, ce qui rend l'interaction parents-enfant beaucoup plus riche que le simple nourrissage d'antan. De même, on a trouvé qu'à divers moments de son développement, l'enfant est prêt à commencer des apprentissages complexes plus tôt qu'on ne l'avait pensé.

Ces résultats positifs de la recherche commencent cependant, dans une minorité importante de familles de classe moyenne, à être faussement interprétés ; dans ces familles on est fortement enclin à commencer très tôt des apprentissages, tel celui de la lecture, parce que l'on craint que l'enfant ne réalise son « potentiel » et qu'il sera condamné à « végéter » à un niveau inférieur. De là la recherche intense de garderies et de pré-maternelles « sérieuses » qui ne se contentent pas de « faire jouer » l'enfant (une perte de temps irréparable, pense-t-on) mais qui, au contraire, ont des programmes « éducatifs » bien structurés avec, par exemple, début précoce de la lecture, c'est-à-dire à l'âge de quatre ans. De là, la recherche d'écoles primaires et secondaires « dynamiques » qui poussent au maximum les apprentissages variés. De là, la recherche de camps d'été « sérieux » qui, en plus des excursions et des sports, ont des programmes d'initiation à l'ordinateur domestique, à la biologie, etc. Dans ce contexte, on rencontre des enfants qui au cours de l'année académique ont, chaque jour, des cours spéciaux extra-scolaires (espagnol, ballet, nage, piano, ordinateur) en plus de cours de ski le samedi, tout cela avec travaux supplémentaires à la maison.

On rencontrait auparavant quelques rares parents qui stimulaient intensément leurs enfants pour en faire des «génies» ou des «champions olympiques». La tendance récente est différente; il ne s'agit pas de parents avec des idéaux grandioses mais plutôt de parents *anxieux* qui ont une idée erronée du développement et qui croient à la vertu nécessaire de la stimulation sans limite.

Cette tendance à la sur-stimulation, décrite en détail par Elkind (1982) et Winn (1983), n'est cependant pas limitée au domaine intellectuel et sportif; il y a maintenant aussi la mode de donner des responsabilités précoces, telles que préparer le lunch de l'école, voyager seul en avion ou prendre soin des petits frères et sœurs dès l'âge de 7 ou 8 ans, ou pire encore, utiliser un enfant de 10-11 ans comme confident pour des graves problèmes maritaux. L'enfant ou bien n'ose pas refuser ces fardeaux trop lourds ou bien se sent flatté qu'on le considère si «avancé», mais cela est au prix d'un stress considérable. Ce stress est en particulier plus sévère pour le garçon, vu qu'il est, en moyenne, en retard sur la fille de *un à deux ans* jusqu'au delà de la puberté (Bentzen, 1963).

D'où vient cette récente tendance à la stimulation trop précoce? Il y a sûrement là un autre exemple de l'anxiété parentale discutée plus haut; il y a aussi la conséquence de la tendance dans les écoles et surtout à la télévision à traiter l'enfant comme un petit adulte. Quels types d'enfants sont représentés à la télévision? Trop souvent, il s'agit d'enfants prodiges ou surdoués, qui ont la répartie facile, et de multiples talents; cela est peut-être intéressant pour l'adulte mais se demande-t-on comment l'enfant moyen réagit à ces images? Qu'arrive-t-il à son estime de soi devant ces modèles impossibles? Une autre raison de ce comportement serait, à notre avis, l'inconfort de l'adulte en présence du «processus primaire» de l'enfant, de cette manière à lui de s'exprimer de façon intuitive, métaphorique et analogique (voir Guttman, dans ce numéro); se sentant mal à l'aise devant ce style étranger, l'adulte tenterait d'accélérer le développement de l'enfant vers le discours rationnel auquel il est habitué. Et cette tendance est apparue à ce moment de l'histoire, car à cause du nouveau style parental et du petit nombre des enfants dans chaque famille, il y a maintenant beaucoup plus de communication intime entre *tous* les membres de la famille; auparavant, dans la famille traditionnelle, il y avait moins de contacts directs entre adultes et enfants; ceux-ci ou bien «jouaient ensemble» ou bien se taisaient quand ils étaient en présence des adultes.

Quoiqu'il en soit, il est urgent de diminuer l'anxiété des parents à ce sujet et de leur montrer qu'il n'y a pas de période critique pour chaque apprentissage, période au-delà de laquelle ce serait peine perdue. Il y a aussi lieu de souligner que non seulement il n'est pas nécessaire de commencer très tôt, mais que cela peut même causer un tort à long terme à l'enfant; Elkind (1982) mentionne des expériences où on a trouvé que, à l'âge de seize ans, les enfants qui avaient appris la lecture à 4-5 ans lisaient spontanément beaucoup moins que ceux qui avaient commencé à l'âge de 6-7 ans. Il y a donc un effet possible de saturation, sinon d'écœurement, chez l'enfant quand on commence trop tôt ou qu'on force trop d'apprentissages à la fois. En plus de ne pas stresser l'enfant, il importe de lui laisser le temps suffisant et l'ambiance favorable pour lui permettre des explorations libres et personnelles dans le monde de l'imaginaire, ce qui, comme le montre Charest (dans ce numéro), est une condition de base d'un riche développement autant de l'affectivité que de l'intelligence. L'essentiel est de faire en sorte que chaque parent devienne réceptif aux besoins profonds et au rythme unique de développement de chaque enfant, afin d'éviter de le forcer et de le démotiver; il n'est jamais trop tard pour l'enfant de se rattraper quand il en sent la possibilité.

*Nouveaux pères et modification de l'œdipe* : la tradition occidentale de l'exclusion du père du «gynécée» a été sérieusement battue en brèche depuis quelques décennies. Malgré la résistance des hôpitaux, la grande majorité des pères assistent maintenant à la naissance de leurs enfants; à la maison ils prennent une part active aux soins, surtout affectifs, du nourrisson. On ne croit plus à l'«instinct maternel» et les «primipères» s'essayent à prendre leur bébé en charge, quoique encore trop souvent en «deuxième ligne» seulement (Parke, 1981).

On se rend mieux compte maintenant de l'importance de la présence réelle du père sur plusieurs aspects du développement psychosocial précoce de l'enfant et en particulier, comme le souligne Steinberg (voir dans ce numéro), sur son identité sexuelle, autant d'ailleurs pour la fille que pour le garçon. Dans ce contexte, Delaisi de Parseval et Lallemand (1980) ont comparé le modèle occidental traditionnel d'exclusion du père

à d'autres modèles culturels complètement opposés où la participation du père est essentielle, non seulement pour la conception, mais aussi durant toute la grossesse, pour le développement du fœtus et, ensuite, après la naissance.

Cela nous a amené à réévaluer le phénomène de l'oedipe qui, on le sait, a été découvert par Freud à la fin du siècle dernier, dans un milieu culturel où le père n'avait pratiquement pas de contacts avec ses enfants d'âge pré-scolaire, autant garçons que filles. L'oedipe a été conceptualisé par lui comme un phénomène intrapsychique vécu par tout enfant de 4-5 ans, c'est-à-dire comme un stage inhérent à son développement, quelles que soient les caractéristiques des parents et quel que soit le degré de leur présence.

Il nous semble plutôt que l'oedipe serait d'abord et avant tout un phénomène *interactif* où les parents joueraient un rôle important, et qu'il deviendrait intrapsychique chez l'enfant seulement dans un deuxième temps. Dans cette perspective, il est prédit que l'oedipe sera d'autant plus intense chez l'enfant qu'il y aura rivalité entre les parents et qu'il y aura aussi manque de contacts fréquents du père avec l'enfant, comme c'était le cas dans la société viennoise bourgeoise au tournant du siècle. À cause de cette absence, un des mécanismes le plus souvent employé, autant d'ailleurs chez le père que chez l'enfant, serait d'après Jeddi (1983) la projection. Vu maintenant la participation croissante du père aux soins concrets de l'enfant, il peut être prédit une modification importante de l'oedipe chez les enfants de la prochaine génération.

Un autre changement possible, dû à la même cause, serait le moins fréquent désinvestissement des enfants par le père après le divorce. Dans la perspective traditionnelle de l'exclusion du père de la période pré-scolaire de l'enfant, il était presque inévitable pour celui-ci de considérer les enfants comme des appendices de la mère; il y avait donc pour le père un manque de distinction tragique entre la sphère maritale et la sphère parentale, ce qui signifiait que divorcer l'épouse entraînait aussi divorcer les enfants. Le phénomène récent des nouveaux pères pourrait modifier la situation; si en effet le père, par ses contacts fréquents et précoces, forme une relation *directe* et profonde avec chacun de ses enfants, sans passer par la mère, il est possible qu'après le divorce ces liens demeurent puissants et maintiennent un investissement sensiblement intact. Ici encore l'avenir nous le dira.

*La famille, une création de l'enfant* : une longue tradition intellectuelle, encore vivante aujourd'hui, perçoit la famille comme une institution rétrograde, étouffante et autoritaire. «L'ordre familial» aurait pour conséquence de stériliser les énergies de ses membres ou de provoquer chez certains la révolte radicale genre «Familles je vous hais!» de Hervé Bazin.

L'observation toutefois de l'évolution concrète de plusieurs jeunes non-conformistes révèle une réalité tout autre. Que ce soit chez les «paroissiens» existentialistes de St-Germain-des-Prés ou chez les «hippies» des grandes cités américaines, on a souvent vu une transformation importante du comportement et des idées de ces jeunes durant les mois qui ont suivi la naissance de leur premier enfant. Bien qu'unis «sans papiers», la grande majorité de ces jeunes, tout en récusant le modèle de leurs parents, a évolué vers un comportement parental fonctionnel; dans leur cas il serait plausible de les entendre s'écrier : «Familles je vous hais, famille je t'aime!».

Erikson (1966) avait déjà observé que l'enfant «élève» ses parents. Il faut aller plus loin et constater qu'en fait l'enfant crée la famille; par son pouvoir de mobilisation, il obtient la protection et les soins de la plupart des adultes qui lui donnent naissance. Bien sûr, la société, la culture, les systèmes légaux aménagent, codifient, régularisent, spécifient le vécu quotidien de la famille, de sorte qu'on obtient une diversification de structures familiales dans le temps et l'espace; mais c'est toujours l'enfant qui est à son origine.

Ce qui signifie qu'en dépit de toutes les prédictions pessimistes, la famille n'est pas et ne sera pas en passe de disparaître. La naissance de chaque enfant assure la renaissance perpétuelle de la famille et ceci tant que les parents seront capables d'empêcher la planète de sauter...

## RÉFÉRENCES

- AMBERT, A.M., SAUCIER, J.F., 1983, Adolescents' perceptions of their parents and parents' marital status, *Journal of Social Psychology*, 120, 101-110.  
BENTZEN, F., 1963, Sex ratios in learning and behaviour disorders, *American Journal of Orthopsychiatry*, 33, 92-98.



- BOWLBY, J., 1978, *Attachement et perte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DELAISI de PARSEVAL, G., LALLEMAND, S., 1980, *L'art d'accommoder les bébés : cent ans de recettes françaises de puériculture*, Paris, Seuil.
- ELKIND, D., 1981, *The hurried child : growing up too fast, too soon*, Reading, Mass. Addison-Wesley.
- ERIKSON, E., 1966, *Enfance et société* (traduit de l'américain), Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- GABRIEL, A., 1980, *Parenthood by choice : transition to parenthood among white middle class couples in Rochester*, New York, Ph. D. thesis, University of Rochester, Rochester, New York (texte qu'on peut consulter au C.I.S.E., hôpital Ste-Justine, Montréal).
- GROSSMAN, F.K., EICHLER, L.S., WINICKOFF, S.A., 1980, *Pregnancy, birth and parenthood*, San Francisco, Jossey-Bass Publisher.
- HETHERINGTON, E.M., COX, M., COX, R., 1978, The aftermath of divorce, in J.H. Stevens et M. Mathieus (eds), *Mother-Child relations*, Washington, D.C. National Association for the education of young children, 149-176.
- JEDDI, E., 1983, Psychiatre de Tunis qui nous a donné ce commentaire après avoir entendu notre hypothèse, le 26 août 83.
- KAGAN, J., KEARSLEY, R.B., ZELAGO, P.R., 1978, *Infancy : its place in human development*, Cambridge, Mass. Harvard University Press.
- KELLAM, S.G., ENSMINGER, M.E., TURNER, R.J., 1977, Family structure and the mental health of children, *Archives of General Psychiatry*, 34, 1012-1022.
- MINDEN, H., 1982, *Two hugs for survival : strategies for effective parenting*, Toronto, McClelland and Stewart.
- OAKLEY, A., 1980, *Women confined : toward a sociology of childbirth*, Oxford, M. Robertson.
- PARKE, R.D., 1981, *Fathering*, Londres, Fontana.
- PAWLBY, S., 1977, On imitative interaction, chap. 9, in H.R. Shaffer (ed), *Studies in mother-infant interaction*. London, Academic Press.
- RAPHAEL, D., 1968, *Mothering the mother*, Ph. D. thesis, Department of Anthropology, Columbia University, New York City.
- SAUCIER, J.F., AMBERT, A.M., 1982, Parental marital status and adolescents' optimism about their future, *Journal of Youth and Adolescence*, 11, 345-354.
- SAUCIER, J.F., AMBERT, A.M., 1983, Parental marital status and adolescents's health-risk behavior, *Adolescence*, 18, 403-411.
- STEINBERG, M.E., 1982, *Une étude de la relation entre l'androgynie psychologique et l'adaptation post-divorce chez des enfants de 4-7 ans*, Thèse de Ph. D., Département de Psychologie, Université de Montréal.
- WALLERSTEIN, J.S., KELLY, J.B., 1980, *Surviving the break-up : how children and parents cope with divorce*, New York, Basic Books.
- WHITE, B.L., 1978, *Les trois premières années de la vie*, Paris, Buchet-Chastel.
- WINN, M., 1983, *Children without childhood*, New York, Pantheon.
- WINNICOTT, D.W., 1969, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot.